

Sylvie Testud, actrice en mots

Propos recueillis par Laure Rebois

En 2003, vous publiez chez Pauvert Il n'y a pas beaucoup d'étoiles ce soir, quatorze chroniques sur votre quotidien d'actrice. Aviez-vous envie d'écrire depuis longtemps ?

Non... C'est arrivé par hasard, mais toute ma vie est ainsi. Je tournais un film, logée dans un palace avec golf vers Annecy, et devais y rester les week-ends. Il y a toujours des moments de *off*, d'attente lorsqu'on tourne, et moi je n'avais pas d'intérêt dans ce lieu. Alors j'ai commencé à écrire mes humeurs et à m'envoyer ça chez moi par mail. Ça a fait rire et surtout ça a plu à mon homme et à mes amis. Ma copine Stéphanie a présenté ces textes à l'éditrice de l'époque chez Pauvert, qui m'a proposé de développer pour m'éditer. J'ai adoré ça. Et plus encore lorsque j'ai ensuite constaté qu'il y avait une attente et des lecteurs. Je n'avais jamais tenu de journal intime, mais l'oisiveté et l'observation apportent une urgence. J'ai donc comblé mes besoins de raconter ce qui m'agaçait, à mes amis, et c'est parti de ça. En revanche, il fallait faire ressortir un moment de moi, passé avec moi, ce qui fut compliqué.

Pourquoi commencer par raconter votre métier et non par un roman ?

C'était pour raconter ce métier d'acteur, mais j'essayais de parler du métier en général. Pour n'importe quel métier, on vous demande de répondre à des questions. Comme si on avait tous, tout le temps, des comptes à rendre. Il y a un côté infantilisant à répondre à des demandes sans cesse, ce qui rend un peu « con ». Cela renvoie à une enfance, car on vous dit « fait ça » ou « dit ça » et on répond : « Oui, oui, je vais le faire. » Il y a donc une urgence... car vous ne décidez pas.

Ont suivi chez Fayard Le ciel t'aidera et Gamine. Le premier relate votre paranoïa, vos peurs – soit l'actrice hors caméra –, et à travers le second, on découvre une part de votre enfance. Laisser libre votre imagination vous fait-il peur ?

Oui, j'ai peur de mon imagination ! Ce que je voulais raconter, c'était aussi la part de fantasme. Du coup, on s'accroche à des détails... et des exceptions, on en fait légion ! Tout peut arriver, mais il y a une possibilité sur mille ; moi, je n'entends pas « sur mille », et c'est ce que j'ai trouvé amusant à développer. Je me suis souvenue bien sûr d'un serial killer des années 1980 sur lequel j'ouvre le second chapitre de mon deuxième roman. J'ai cette imagination : pouvoir expliquer comment je pourrais me faire agresser dans un parking ou autre. C'est possible, et ce mot-là me fait peur. Le pire n'est jamais sûr, mais il est possible. C'est juste la peur de l'imprévu. Des hommes aussi m'ont écrit après la lecture de ce livre, ils ont d'autres peurs, mais des peurs quand même. Et dans toutes ces trouilles-là, on essaie de tenter le coup et de les vaincre. C'est ça qui est joli. Les gens qui anticipent, j'en fais parti. On a peur du tsunami, d'après, de ce qui peut arriver, le phénomène de sidération par exemple. Mais les peurs vous font sortir de vous et de votre vie normale. C'est la parano, donc.

Aviez-vous écrit ces romans à la demande d'un éditeur, ou était-ce votre envie ?

J'habitais un grand appart dans lequel j'avais très peur. J'ai pris conscience de ma paranoïa. À l'époque, j'étais enceinte, fatiguée, et donc souvent dans cet appartement. Élisabeth Samama m'a appelée en me demandant si j'avais une autre idée de roman – ma précédente éditrice changeait de maison et Pauvert venait d'être rattaché à Fayard. J'étais juste-

Simple, franche, vive, généreuse, accueillante, nature et naturelle : ces quelques mots correspondent autant à l'actrice qu'à l'auteure. Elle écrit et décrit un personnage principal dont elle a déjà joué la vie ; ses livres sont presque tous autobiographiques. Écrivain n'est donc pas un rôle pour elle. Chevalier de l'ordre du mérite, son dernier roman, est sans doute celui dans lequel elle se dévoile le moins, même si le titre évoque la distinction qu'elle a reçue en 2009.

ment en train d'écrire, pour combler mes angoisses. Alors je lui ai envoyé mon manuscrit, qui lui a plu.

Dans votre dernier roman, Chevalier de l'ordre du mérite, il est encore question de vous, ne serait-ce que par le titre. Êtes-vous aussi maniaque que le personnage de Sybille, aussi carriériste, à la recherche d'un tel ordre ?

Non et oui... C'est complexe. On est moins dans une autobiographie... mais quand même. Je préfère me mettre au centre du sujet, ainsi on peut me taper dessus. Je ne me sentirais pas d'attaque pour taper sur quelqu'un d'autre, puisque les personnages existent toujours quelque part : c'est vous, moi, lui, elle, etc. Je préfère donc endosser le rôle de la crétine car l'autodérision est bien plus drôle que le cynisme. Mais c'est ce vers quoi on est en train de tendre si « on ne lâche pas l'affaire ». Dans la société d'aujourd'hui, on est pris dans un rouleau et, si on en sort, on est noyé ! Par exemple, si on vous demande ce que vous avez fait pendant les vacances et que vous répondez « rien », vous êtes nul ; si vous avez une voiture qui roule, c'est déjà bien, mais pas assez bien si elle n'a

pas toutes les options. Il faut être comme un ordinateur avec plusieurs options.

Je parle du métier des assureurs dans ce livre car aujourd'hui, alors que certaines personnes n'ont pas droit à la sécurité sociale, ou ne peuvent se payer une mutuelle, d'autres paient une fortune des mutuelles pour animaux ! C'est pourquoi Sybille travaille dans ce type d'entreprise. On rentre dans une société effrayante, coupée en deux. Il faut la performance. Les gens ne se sentent plus à la hauteur. C'est pour cela aussi que je voue un culte absolu à Élisabeth Badinter pour son dernier livre – entre autres raisons. Elle appartient à une génération de femmes, comme Sonia Rykiel. Pourvu qu'elles ne meurent jamais ! Ce sont des femmes actives mais pas carriéristes, elles ont de belles réussites mais cela traduit quelqu'un derrière. Elles n'auraient pas gagné d'argent, elles auraient continué ! Mais ce n'est pas un livre féministe.

Est-ce vraiment l'image de la société ? La femme est-elle devenue une Sybille ?

Oui ! Et maintenant, il faut tout avoir pareil, même pour les couples ! On coche des cases sur Internet afin de sélectionner des centres

d'intérêt pour trouver un « autre » qui vous correspond ! Alors je pense qu'il y a celles qui accrochent le train et qui deviennent des Sybille, et celles qui ne se sentent pas à la hauteur et qui lâchent pour vivre.

« Il est plus urgent de vivre que de compter », disait Sagan. Cette citation vous a-t-elle servi pour votre roman et pour le personnage de Sybille, cette femme qui se met une certaine pression avant de craquer ?

Oui, je crois.

Un pêcheur est sur une plage. Là, il y a un chalutier qui arrive avec un Américain qui lui conseille de s'acheter un bateau, pour pêcher plus et gagner plus, afin d'acheter un plus gros bateau, etc. « Ainsi, quand tu seras vieux, tu pourras te mettre sur ta plage et pêcher tranquillement ! » Le pêcheur lui répond : « Je ne vois pas pourquoi je ferais tout ça, regarde, j'y suis déjà ! »

Il ne faut pas voir tout ce qu'on peut faire pour pouvoir vivre quand on sera vieux : il faut vivre maintenant ! Le personnage de Stéphanie, l'amie et collègue, lâche prise ; elle vit. Elle est capable de renoncer à un meilleur poste, parce qu'elle sait ce qui est important pour elle : la vie. De même qu'elle n'a pas d'attache affective, mais elle vit.

Pourquoi avoir choisi le prénom de Sybille ? Parce qu'il commence comme le vôtre et implique ouvertement une ressemblance ?

Parce que la définition vient de « sibyllin », et oui, parce que la première consonne est celle de mon prénom. Ceci résume le métier d'écrivain, ou d'acteur. Quand on vous demande pour tel film : « Mais qu'est ce qu'il y a de vous dedans ? » Déjà, il y a moi... physiquement du moins ! Je ne peux pas inventer un sentiment qui n'est pas le mien.

De même, lorsqu'on écrit – sauf pour ceux qui ont une imagination de dingue, comme Jules Verne pour ne citer que lui –, je ne crois pas qu'on puisse inventer quelque chose. Même si quelqu'un construit des personnages de toutes pièces, il puise forcément chez des gens. Je ne pourrais pas inventer totalement quoi que ce soit. D'ailleurs, ça ne m'intéresserait pas. Même quand je lis, je préfère lire des choses ancrées.

Vous préférez donc des livres tirés de faits réels ?

J'ai un côté voyeur et j'aime la vie, le clair et le sombre, ce qui est malsain. Je regardais toujours l'émission « Ça se discute ». La vie a plus d'imagination que moi, et donc, ça m'intéresse. Les choses montées sont logiques, huilées. Un personnage comme Sagan, si vous l'imaginez, c'est trop : un 8 août, elle gagne huit millions alors qu'elle vient de louer une maison qu'elle va ainsi pouvoir acheter. Personne n'aurait eu l'idée d'inventer ça, car c'est impossible ! Lorsqu'à 18 ans elle perd tout, achète un cheval qui la fait gagner... La vie est très inventive, mais pas les gens. Cela m'intrigue et me nourrit. Mais ce n'est pas s'approprier l'histoire des gens, c'est se nourrir d'elle.

Qu'il s'agisse de vos romans ou des rôles que vous incarnez au cinéma (Mumu, Sagan, Gamines, Stupeurs et tremblements...), il semble que les personnages réels vous rassurent...

Alors, pour la note d'humour, si vous me parlez d'*Harry Potter*, je vais vous dire : « Oui, j'aime le réel ! » Je n'aime pas le fantastique. Autant les contes sont beaux, il y a des faits divers, des morales, de vraies histoires... *Le Petit Prince*, j'ai du mal. Je peux lire sur l'aviation, mais pas cette histoire.



Sylvie Testud



Donc, pour vous répondre : oui. Il me faut la vie d'une femme qui a du corps, une âme, qui existe. Sinon, ça peut m'ennuyer.

En avril, débutera le tournage de votre premier film en tant que scénariste et réalisatrice : La vie d'une autre, d'après le roman de Frédérique Deghelt. Pourquoi ce choix ?

Puisque j'écris, je reçois beaucoup de livres. Je lis beaucoup. Un jour, deux producteurs ont acheté ce livre et m'ont appelée pour écrire le scénario. J'ai aimé, et leur ai demandé dix jours. Si dans ce délai j'arrivais à écrire, en plus, je le réalisais. J'ai écrit pendant un an. Et en écrivant, je voyais Binoche. Si elle disait oui, je le réalisais... sinon, je leur confiais. Mais cette histoire est plutôt « inspirée de », car le personnage est tiré d'une femme que j'ai connue.

Trouvez-vous davantage d'inspiration dans votre vie, les scénarii lus, les films, ou vos lectures ?

C'est un tout. Mais c'est la vie, tout simplement. J'observe et je rencontre beaucoup de monde. Et il y a la lecture, oui. Un livre, en ce moment, me fait pénétrer dans un univers qui n'a encore jamais été exploré... mais je tairai son titre. Il est empreint de vérités. L'auteur a expérimenté un vrai sujet. J'en parlerai sans doute plus tard.

Vous vous êtes réfugiée dans les livres durant votre enfance. Que lisiez-vous alors ?

J'ai commencé comme tout le monde avec *Le club des cinq*, *Le clan des sept*, Ségur... Premier choc : *Graine d'ortie*. Puis, petit à petit, les classiques dont, en premier, Zola. L'adolescence est passée par Balzac. Je n'avais rien à faire des époques, car je cherchais surtout à découvrir les univers de chaque grand auteur classique. Jusqu'au jour où j'ai découvert Albert Cohen. J'avais 17 ans. *Belle du seigneur*, *Le livre de ma mère*, etc. Ensuite, à l'âge adulte, j'ai commencé à lire les contemporains, après être passée par le théâtre – j'avais

pris des cours de théâtre, et je suivais ce que nous apprenaient les professeurs, dont Enzo Cormann. Cela dit, j'ai lu Proust tard. Lorsque Chantal Akerman m'a fait tourner dans *La captive*, j'ai commencé par *La recherche du temps perdu*, puis les autres. « Albertine » en référence, bien sûr.

Aujourd'hui, vous privilégiez donc vos contemporains...

Oui, plus trop les classiques. J'ai un faible pour Marie Desplechin, et elle le sait. Elena Milovich, mais elle n'écrit pas assez à mon goût, c'est dommage. J'ai aussi tous les Nothomb. Et plein d'autres...

Y a-t-il un livre que vous relisez ?

Non. Je m'en souviens, ou pas. Je ne prends pas de notes, même quand je prépare un livre, car je pars du principe que si je ne m'en souviens pas, c'est que ce n'était pas important pour moi. Parfois, je vais relire juste un passage, mais c'est pour le faire partager à quelqu'un.

En phase d'écriture, le « premier jet » est-il le bon ?

Non ! J'écris 600 à 700 pages et ensuite, je travaille. J'en ai pour un an. Je ne sais pas exactement ce que j'ai envie de faire passer. C'est en relisant que je décide. J'écris ce qui m'agace, me traverse, et après, je construis. De ça, va naître un sentiment. Dans la vie, on passe par des moments où on est empreint qui, plus tard, évolue. C'est une certaine désinvolture que j'aime. Une essence qui ressort, comme un parfum, un parfum de la personne plus que le rouage, la mécanique, le style. Mais pour ça, il faut aller à l'essentiel, comme s'il y avait un échange...

Pendant ce temps, l'éditrice ne reçoit rien. Quand l'écriture est terminée, je relis. Pour moi, ça, c'est le vrai travail. Je pense qu'avant de présenter un manuscrit à son éditeur, il faut aller au bout du sentiment, de soi, du message qu'on veut faire passer. Si je ne suis pas sûre

de ma direction, je ne peux pas rentrer dans un dialogue. Sinon, ce sera un livre fait à deux. C'est mon sentiment. Chacun son travail. Mais ce que je retiens de son aide, c'est que ce qui est peut-être clair pour l'auteur ne l'est pas forcément pour le lecteur ; c'est en ça qu'elle me guide afin que mon idée reste fidèle à mes mots. L'auteur a toujours un train d'avance.

Quels sont les mots que vous aimez particulièrement ?

Tous, mais je retiens surtout ceux que je n'aime plus. « Libre », par exemple, qui est repris tout le temps pour n'importe quoi. « Collatéral » atteint le paroxysme, aussi.

Lisez-vous les ouvrages des personnalités publiques qui s'essaient à l'écriture ?

Pas tous. J'ai adoré le livre de Dutronc qui est pour moi un écrivain ; j'aime sa pensée. Comme j'aime Drucker, car il y a du vécu ; c'est un homme. Et ils sont vraiment écrits, et bien. Blier, évidemment, dont j'achèterai le prochain livre. Mais je n'ai rien contre l'idée que plusieurs s'y mettent...

Comment choisissez-vous vos lectures ?

D'abord, je reçois beaucoup de livres que, par définition, je ne choisis pas. C'est suivant l'actualité, le *feeling*... mais la critique ne me guide surtout pas. C'est un tout et, suivant l'humeur, le moment. Par contre, je suis impressionnée par les gens qui lisent très vite. Moi, c'est un livre en trois jours – avec mon emploi du temps, je ne peux pas plus. Je lis le soir. Mais ceux qui reçoivent mon livre un mardi et m'appellent le mercredi matin parce qu'ils l'ont lu en trois heures, ça m'épate ! J'ai passé un an à l'écrire, ils auraient pu le lire en une semaine ! Mais tant mieux, ça prouve qu'il y a une attente. Après, effectivement, c'est facile à lire, car je suis contre les phrases de plus de deux lignes. Il faut du « bien vu », efficace... la vie quoi !

Un livre vous a-t-il déjà bouleversée, ou par exemple ouverte à un principe auquel vous n'attachiez pas d'importance avant ?

Primo Levi est bouleversant. *Si c'est un homme* est juste à lire. C'est une leçon ! Lanzmann, aussi. Et puis des témoignages. Je ne peux pas en citer plus car faire un choix serait compliqué.

Mais changé ma façon de penser... peut-être *L'ennui* de Moravia. J'en parle souvent car cette lecture a été une sorte de déclic sur moi quant au rapport amoureux. Je l'ai lu très tôt, il m'a plu et influencée. Il m'a ancrée dans une nouvelle façon de lire et d'appréhender la lecture.

Le livre en tant qu'objet est-il important pour vous ?

J'ai en plein, ils sont abimés. Il faut qu'ils vivent tout en m'appartenant. Je n'ai pas le respect du papier : j'annote, je corne. Adolescente, je devais écrire mon nom dedans pour être sûre qu'il m'appartienne... Mais ça dépend des livres. Le plus annoté est *La tranquillité* de Pessoa : tout est surligné, comme s'il avait fallu que j'avale son univers, que je comprenne et décortique tout pour le maîtriser.

En qualité d'actrice et d'écrivain, pensez-vous que c'est le livre ou le film qui a le plus d'impact sur les gens ?

Avant d'écrire, j'aurais dit le film, mais je me rends compte qu'un livre a plus de vie et de durée dans l'existence des gens... même s'il y a moins de gens qui lisent que de cinéphilés.

Le public dira : « Ah oui, ce film c'était avec... ça parlait de... » Ils ont aimé, ils s'en souviennent, ça leur donne un sourire, mais sans plus. Alors qu'un livre, on s'en rappelle, ou pas.

Mais moi, je suis cinéophile avant tout ! Un film de James Gray, par exemple, va me faire l'effet d'un bon livre !

Avez-vous déjà été déçue par l'adaptation d'un roman en film ?

Oui, cela m'est arrivé. Quelle est la part du fantasme que j'ai délaissé et du coup m'a frustrée ? Ou la part du raté du film ?

Le livre, c'est intime. C'est quelqu'un qui vous chuchote une histoire à l'oreille. Alors qu'avec un film, on vous impose des visages, un rythme, une voix... On se fait son film d'un livre.

Vous êtes devant une page blanche, vous voulez dessiner quelque chose, mais entre l'idée que vous aviez et le résultat, c'est rarement identique. C'est en général l'impression que me laissent les adaptations.

Avez-vous déjà des pistes pour un prochain roman ? Ou l'écriture d'une pièce de théâtre ?

Le théâtre, non. Mais une idée pour un livre peut-être... Hier, je me suis dit que je devais écrire sur un sujet donné, mais je ne sais pas encore si je le ferai. Rien ne s'impose, il faut que ça vienne à maturation, que je l'écrive, que je le travaille pendant un an, etc. Je n'ai pas d'impératif. Il faut que ce soit lié à l'urgence !

J'écrirais volontiers sur les préparatifs d'un film, avant qu'il ne se monte.

Qui vous a appelée pour faire partie du jury du prix de la Closerie des Lilas ?

C'est Adélaïde De Clermont-Tonnerre. On m'appelle souvent pour faire partie de jurys, mais je n'aime pas trop juger. De plus, je n'ai pas le temps. Mais pour les livres, c'est différent. J'avais déjà fait parti du prix du roman Carte noire adaptable à l'écran. J'ai pu me rendre compte que j'arrive à défendre ce que j'aime. Il y a une trentaine de livres... de femmes, bien sûr. Le 6 avril, le prix sera attribué. Et c'est très agréable de lire ce qui touche les femmes d'aujourd'hui ; ça passe du roman au témoignage, parfois, c'est assez proche du documentaire, etc. C'est très intéressant, éclectique. Ce ne sont que des livres qui viennent de passer les épreuves, sortis entre janvier et mars 2011.

Mais je précise que je ne critique pas ce que je n'aime pas : je défends ce que j'aime. ■



CHEVALIER DE L'ORDRE DU MÉRITE, Sylvie Testud, Éditions Fayard, 270 p., 18 €